

# Combattre la honte qui rend muet

[Anna Lietti](#)



Francine Rosenbaum, orthophoniste

Elle a permis, à Neuchâtel, à des centaines d'enfants migrants de renouer avec le langage. Sa recette: un concentré de langue maternelle et de dignité parentale restaurée. Francine Rosenbaum publie un beau livre bilan

«Ça ne fait rien», disaient, résignés, les parents du garçon dont le fonctionnaire d'état civil avait, en le transcrivant, estropié le prénom tamoul à la naissance. «Non, ça ne fait pas rien!» leur a répondu Francine Rosenbaum, orthophoniste ethnoclinicienne à Neuchâtel: l'enfant lui avait été adressé parce qu'il n'arrivait pas à apprendre à écrire. Elle s'est démenée pour que l'erreur de transcription soit corrigée; en lisant son nom, l'enfant a pu vérifier qu'il existe une relation entre les signes écrits et les sons émis. Comme par miracle, sa faculté d'apprentissage s'est débloquée.

Derrière le trouble de la communication, cherchez «les humiliations de l'exil». Sous les diagnostics sophistiqués, les «pathologies de la honte». C'est le propos de Francine Rosenbaum, qui livre, dans un ouvrage fraîchement paru\*, le fruit de quarante années de pratique comme spécialiste des troubles de la communication chez les enfants multiculturels et migrants.

Parmi les praticiens du transculturel, l'aura de Francine Rosenbaum dépasse largement les frontières de la Suisse. On comprend mieux pourquoi en lisant ce livre saisissant, qui vous laisse pantois d'admiration face au talent de cette thérapeute hors norme à renverser les spirales infernales en envoyant valser les procédures standards.

L'intelligence humaine, le courage relationnel peuvent-ils s'apprendre et se transmettre? C'est la question qu'on se pose en la lisant: car cette virtuose du génogramme, qui utilise l'arbre familial pour «partager des représentations» avec les migrants, va elle-même boucler un cycle de vie. Cet été, elle repart au Tessin, où sont enterrés ses parents venus d'ailleurs.

Dans son sillage, quelque chose aura bougé – on commence par exemple à voir apparaître des traducteurs dans les consultations. Mais pas assez aux yeux de cette magistrale pédagogue, qui explique très bien pourquoi il ne s'agit pas, en matière d'accueil des migrants, de faire davantage, mais autrement.

Le Temps: Tous les parents qui viennent vous voir avec leur enfant commencent par s'excuser de mal parler le français. Vous les arrêtez et vous excusez à votre tour...

Francine Rosenbaum: Oui, car la situation de départ est pour eux humiliante: ils sont là parce que leur enfant a des problèmes et ils ne peuvent rien dire. Ils ne peuvent pas, face à lui, exercer leur

rôle de parent, l'aider et le protéger, car il n'y a pas de partage possible sur nos façons respectives d'appréhender les problèmes. Et c'est lui, l'enfant qui a besoin d'aide, qu'on oblige à assumer le rôle du traducteur, donc linguistiquement plus compétent que ses enseignants, ses thérapeutes et ses parents, tous impuissants et disqualifiés. C'est une situation kafkaïenne et hautement pathogène! L'inversion des générations a pour conséquence la contestation de tous les modèles éducatifs. Alors oui, s'il n'y a pas de médiateur linguistique, ce qui est trop souvent le cas, je commence par m'excuser auprès des parents de ce que nous, les spécialistes censés les aider, ne nous donnons pas les moyens de les entendre.

– Rétablir les parents dans leur rôle, c'est indispensable pour que l'enfant aille mieux?

– Oui, dans leur rôle et leur dignité. Ça remet l'église au milieu du village et ça permet à l'évolution de reprendre. Les enfants sont souvent paralysés dans un conflit de loyauté entre deux mondes qui ne communiquent pas, qui n'ont pas de représentation réciproque. Quand on branche le courant, tout se remet à fonctionner: par exemple, l'enfant mutique se met à parler. Car pour avancer, il faut établir des liens.

– Vous insistez auprès des mères pour qu'elles parlent leur langue à la maison. Pourquoi est-ce si important?

– La nomination du monde dans la langue de la mère est la colonne vertébrale de tous les apprentissages, c'est fondamental. Malheureusement, la croyance dominante est encore que, si un enfant a des problèmes à l'école, c'est qu'il parle albanais ou tamoul à la maison. En fait, s'il a des problèmes, c'est qu'il ne parle pas suffisamment albanais ou tamoul à la maison, car on ne peut pas construire une langue seconde sur les bases d'une langue maternelle rabougrie. Les mamans ont besoin de nous pour les «coacher» dans leur fonction de modèle langagier car elles ne sont ni linguistes ni psychologues. Je collabore étroitement avec elles, ce qui d'ailleurs a pour effet collatéral qu'elles apprennent le français. Le bilinguisme est une ressource formidable si on se donne les moyens de le faire fructifier. Si on le considère comme un problème, il devient un problème.

– Ces principes ne sont-ils pas acquis désormais? Y a-t-il encore des enseignants qui déconseillent aux parents de parler leur langue à la maison?

– Ils ne disent plus que c'est nuisible, mais cela ne suffit pas à assurer l'épanouissement des langues maternelles. Fondamentalement, notre modèle d'accueil des migrants reste assimilationniste. Il produit de la marginalisation, de l'échec scolaire et de la révolte.

– Pourtant, l'école fait beaucoup pour l'accueil des migrants. Doit-elle faire plus, ou autrement?

– Les enseignants surtout sont admirables d'abnégation, ils se battent pour obtenir le soutien individualisé qui est octroyé au compte-gouttes. Le problème est que chaque intervention spécialisée laisse les parents davantage sur le quai. Ce qui manque, c'est le travail sur le lien entre l'école, les professionnels et les familles. Et ce manque réduit les autres efforts à néant. C'est pour ça que les enseignants sont souvent épuisés.

– Qu'est-ce qui doit changer le plus urgemment selon vous?

– Il faut absolument des médiateurs ethno-linguistiques lors de chaque nouvelle consultation. Et ne me parlez pas de dépenses supplémentaires: une alliance thérapeutique établie au départ permet de désamorcer des spirales d'échec, de psychiatrisation, puis de judiciarisation, des problèmes qui coûtent très très cher à l'ensemble de la société.

\* Les humiliations de l'exil.

Les pathologies de la honte chez les enfants migrants de Francine Rosenbaum. Ed. Fabert, 178 p.